

Le tailleur

Voici une histoire que le Bienheureux conta lorsqu'il séjournait à Śrāvastī. À cette époque, l'épouse d'un homme vivant dans cette ville tomba enceinte. Environ neuf mois plus tard, elle donna le jour à un fils estropié. Lors des célébrations de sa naissance, il fut nommé « Paṅgu », l'estropié, du fait de son handicap. Le jeune enfant grandit grâce au lait, au yaourt, au beurre, au beurre clarifié et au beurre sur-clarifié dont il était nourri. Quand il devint un jeune homme, son père chercha quelle profession il pourrait exercer tout en restant assis. « Il deviendra tailleur, pensa-t-il. Ce métier lui donnera de quoi vivre. » Paṅgu fut placé chez un tailleur où il surpassa tous les autres apprentis.

Plus tard, lors d'un festival, un habitant de la ville emprunta des habits et des bijoux pour sa femme. Son épouse ainsi revêtue et parée, ils rejoignirent le festival. Elle déchira un pan du vêtement par distraction et dissimula l'accident par peur de son mari. À la fin des festivités, elle profita qu'il parte dans un autre village pour faire venir en cachette Paṅgu le tailleur. Il raccommoda la déchirure, mais avant qu'il n'eut le temps de repartir, le mari était de retour. Il frappait à la porte et demandait à sa femme d'ouvrir. Elle reconnut son époux et fut catastrophée à l'idée qu'il découvre le tailleur chez eux et la déchirure du vêtement. Prise de panique, elle enferma l'artisan dans une malle avec l'ordre de garder le silence quoi qu'il arrive. Elle scella la malle et partit recevoir son mari. Elle endormit ses soupçons par des cajoleries et s'endormit avec lui.

Pendant leur sommeil, des voleurs s'introduirent dans leur maison. La première chose qu'ils trouvèrent fut cette malle. « Comme elle est bien scellée, se dirent-ils. Comme elle est lourde. Elle contient sans aucun doute de grands et précieux bijoux. Nous sommes riches pour sept générations. C'est plus que ce qu'il nous faut. » Ils sortirent avec la malle, qu'ils emportèrent dans la forêt.

Dehors, la lune brillait et le tailleur enfermé ne put se retenir d'uriner. Ils virent un liquide couler au moment où des rayons de lune touchaient la malle. « Ce sont de précieux cristaux-d'eau qu'elle contient ! » s'exclamèrent-ils, plus heureux que jamais. Ils cheminèrent ainsi jusqu'à leur repère, malgré la fatigue et le poids de la malle. Intrigués, les brigands et leur chef demandèrent ce qu'ils apportaient. « Chef, répondirent-ils, réjouissez-vous. Nous ne serons plus jamais pauvres. Nous avons apporté une malle remplie de bijoux. — Mais ouvrez-donc cette malle. Voyons les trésors qu'elle contient », s'exclamèrent-ils tout heureux. Ils découvrirent un estropié en lieu et place du butin qu'ils croyaient avoir porté. « Quoi ? éclatèrent-ils, désespérés. C'est ce cul-de-jatte que nous avons charrié toute la nuit à la sueur de notre front ? » Les brigands restés se tordirent de rire et se moquèrent copieusement de leurs compères trompés : « Ah, qu'ils ont bien galéré ! Oh, ils ont sué toute l'eau de leur corps ! »

Au même moment, la maîtresse de maison se réveillait. Elle se leva et vit que sa maison avait été dévalisée. Elle rit à gorge déployée et chanta ces vers :

« On a pillé notre foyer.
Notre bonne malle s'est envolée.
Je suis bien aise et ennuyée.
Mes bons brigands de la forêt,
Vous devez rire et bien pleurer. »

Les brigands qui avaient participé à l'expédition rageaient. L'un d'eux eut une idée : « Cet estropié nous a donné bien de la peine. C'est vrai. Mais il faut sacrifier quelqu'un au Yakṣa. Ce sera lui ! » Alors, ils dessinèrent un diagramme en bouse de vache devant son autel. Ils y disposèrent de l'encens, des fleurs, les objets rituels et un vase rempli. Ensuite, ils empoignèrent des épées affilées, assirent cet homme devant l'autel et commencèrent le sacrifice. Paṅgu comprit le sort qui l'attendait. Terrifié, il vit qu'à part le Bienheureux, personne ne pourrait lui être d'aucun secours. Personne ne pourrait lui rendre la vie qu'on lui avait déjà ravie. Il s'adressa à lui en prière : « Vénérable ! Bienheureux ! Il n'est rien du passé, du futur ni du présent que vous ne voyiez pas, que vous ne sachiez pas et que vous ne compreniez pas. Bienheureux, regardez ma détresse ! Je suis anéanti, tourmenté, perdu. Sauvez-moi ! Accordez-moi la vie dont je pleure déjà la perte. »

Les Bienheureux bouddhas montrent l'unique voie à parcourir. Ils maîtrisent les deux domaines de la connaissance et la sagesse. Ils appliquent souverainement les trois attentions rapprochées qui sont leur apanage. Les quatre intrépidités les rendent inébranlables. Ils sont entièrement affranchis des cinq naissances. Ils connaissent parfaitement les six facultés sensorielles. Ils vivent les sept branches de l'éveil. Ils fixent leur esprit sur les huit libérations parfaites. Ils s'absorbent dans les neuf absorptions successives et possèdent la puissance des dix forces. Eux qui poussent le rugissement éclatant et parfait du lion, ils tournent naturellement leurs yeux d'éveillés vers le monde pendant les six périodes de la journée — les trois du jour et les trois de la nuit.

« Qui décline ? Qui prospère ? Qui est dans la misère ? Qui vit dans la peur ? Qui est accablé de souffrances ? Qui est dans le malheur, vit dans la peur et est accablé de souffrances ? Qui chute dans les mondes inférieurs ? Qui tombe dans les mondes inférieurs ? Qui tombera dans les mondes inférieurs ? Qui vais-je extraire des mondes inférieurs et les déposer dans les mondes supérieurs, la libération et le résultat ultime ? Quel être enlisé dans le marais des actions mauvaises vais-je tirer par la main ? Quel être dépourvu des sept richesses des êtres sublimes vais-je inciter à devenir le détenteur de ces sept richesses ? Quel être n'ayant pas développé les racines vertueuses pourrais-je inciter à les développer ? Chez quel être ayant déjà développé les racines vertueuses, pourrais-je les mener à maturité ? Chez quel être dont les racines vertueuses sont parvenues à maturité pourrais-je les pousser à émerger grâce à l'épée de la sagesse ? Pour quel être

fructifierais-je le cycle des existences qui est orné de la présence d'un bouddha ? » Ainsi se pose sur le monde leur regard de sagesse.

*Dans l'océan, où vivent les makaras,
Les marées régulières tardent parfois.
Pour leurs enfants à discipliner,
Jamais ne tardent les éveillés.*

Le Bienheureux, qui regardait le monde, vit que le moment était venu de discipliner Paṅgu et les cinq cent brigands. Il surgit de la statue de ce dieu et se présenta avec tous les attributs divins. « Le dieu se montre à nous ! » s'extasièrent les brigands. Tous les poils de leur corps se dressèrent. Ils joignirent les mains, s'assirent auprès de lui et demandèrent :

« Bienheureux, ordonnez et nous exécuterons.

— Je ne veux pas de sacrifices humains, dit le Bienheureux. Je vous ordonne de cesser ces sacrifices. Si vous voulez le Dharma, arrêtez les sacrifices et installez-vous. Je vous enseignerai.

— À vos ordres » répondirent les brigands. Ils arrêtaient le sacrifice, se prosternèrent devant le Bienheureux en touchant ses pieds de la tête et s'assirent devant lui pour écouter le Dharma. Le Bienheureux discerna les pensées, les tendances habituelles, les tempéraments ainsi que les caractères de l'estropié et des brigands et leur enseigna ce qui leur correspondait. Comme le diamant pulvérise la roche, la sagesse qui s'éleva en eux alors qu'ils étaient encore assis pulvérisa les vingt croyances les plus fortes qui identifient le moi aux agrégats, cet amas de choses en continuelle destruction. Ainsi, ils manifestèrent le résultat de l'entrée dans le courant. Paṅgu manifesta le résultat de ceux qui ne reviennent plus.

Ils avaient tous vu les vérités. Le Bienheureux se montra alors sous son véritable jour, sans attribut divin, pour leur plus grand bonheur. Ravis, ils se levèrent de leurs sièges et s'inclinant, ils laissèrent retomber d'une épaule leur vêtement supérieur qu'ils avaient replié.

« Vénérable, demandèrent-ils, s'il est envisageable que nous nous retirions du monde, que nous prenions les vœux complets et que nous devenions ainsi des moines selon le Dharma du Vinaya si bien enseigné, nous aimerions vivre une vie chaste auprès du Bienheureux, comme d'autres avant nous.

— Moines, dit le Bienheureux, venez ici ! Vivez chastement. »

À ce moment même, leurs cheveux et leurs barbes tombèrent. On eut dit qu'ils s'étaient rasés il y a sept jours. À leur maintien, on eut dit qu'ils étaient moines depuis cent ans. Ils trouvèrent aussi un bol à aumône et un récipient à eau entre leurs mains.

*« Viens ici », lui dit le Bienheureux;
La tête rasée, il porte l'habit du moine.
Le Bouddha l'habille ainsi de son intention;
Il maintient ses sens dans un apaisement total.*

Le Bienheureux leur conféra la transmission orale des pratiques monastiques. Ils s'efforcèrent, s'appliquèrent et s'évertuèrent à éliminer toutes leurs émotions perturbatrices et manifestèrent l'état d'arhat.

Ils devinrent des arhats libres de l'attachement aux trois mondes. Désormais, un morceau d'or et une motte de terre étaient identiques. À leurs yeux, les paumes de leurs mains et l'espace étaient semblables. Ils avaient acquis la fraîcheur du bois de santal trempé. Leur sagesse avait détruit la coquille de l'ignorance. Ils avaient obtenu la connaissance, les clairvoyances et les discernements parfaits. Ils avaient tourné le dos aux perfections mondaines : les biens, les objets des désirs et les louanges. Ils étaient désormais dignes des offrandes, de la vénération et de la révérence d'Indra, d'Upendra et de tous les dieux.

Paṅgu pensa tout haut : « Sans ce handicap, moi aussi, je me retirerais du monde selon l'enseignement du Bienheureux. Comme eux, je m'efforcerais, je m'appliquerais et je m'évertuerais pour traverser les fleuves et transcender ce qui me retient dans le samsara. » À l'instant où il termina de parler, il obtint l'usage de toutes les facultés physiques. Son corps était en parfait état. Plus grande encore fut sa joie à la pensée du Bienheureux. Rayonnant, il se leva de son siège. S'inclinant, il laissa retomber d'une épaule son vêtement supérieur qu'il avait replié et demanda au Bienheureux :
« S'il est envisageable que je me retire du monde, que je prenne les vœux complets et que je devienne ainsi un moine selon le Dharma du Vinaya si bien enseigné, j'aimerais vivre une vie chaste auprès du Bienheureux, comme d'autres avant moi.
— Moine, viens ici », répondit le Vénérable. Il lui accorda l'ordination complète et la transmission orale des pratiques monastiques. Il s'efforça, s'appliqua et s'évertua à éliminer toutes les émotions perturbatrices et manifesta l'état d'arhat.

« Vénérable, demandèrent les moines au Bienheureux, quelles actions de Paṅgu lui ont valu de naître estropié ? Quelles actions a-t-il réalisées pour vous contenter, Bienheureux, et ne rien faire qui vous déplaît ? Quelles actions a-t-il réalisées pour se retirer du monde d'après votre enseignement, éliminer toutes les émotions perturbatrices et manifester l'état d'arhat ?

— Moines, il a effectivement réalisé et accumulé des actions dans le passé. Moines, dans un passé lointain de cet éon fortuné, quand les hommes vivaient vingt mille ans, le Tathāgata, l'Arhat, le complet et parfait Bouddha, celui doté de la sagesse pour voir et de la concentration pour avancer, le Sugata, le Connaisseur des êtres des trois mondes, l'insurpassable Cocher pour les êtres à guider, l'Enseignant des dieux et des hommes, le complet et parfait Bouddha Kāśyapa était apparu en ce monde. À cette époque, deux

frères vivaient à Vārāṇasī. L'un écouta le Dharma du complet et parfait Bouddha Kāśyapa et manifesta le résultat de ceux qui ne reviennent plus. Il abandonna les actions non-vertueuses et décida de ne réaliser plus que des actions vertueuses.

Son frère travaillait les champs. Un jour, il se rendit compte que lui ne cessait de travailler qu'il fasse chaud ou froid, mais que son frère ne sortait jamais du logis pour l'aider. Il se mit en colère et insulta son frère qui avait atteint le niveau de ceux qui ne reviennent plus : "Je souffre du froid quand il fait froid. Je souffre de la chaleur quand il fait chaud. Je m'échine à la tâche tandis que toi, comme un estropié, tu te traînes dans la maison, tu t'y complais et tu n'as pas la moindre envie de faire quoi que ce soit ?" L'autre frère ne pouvait pas le laisser errer sans fin dans le samsara du fait des paroles blessantes qu'il lui avait adressées. Pour lui venir en aide, il fit montre de ses pouvoirs surnaturels et lui dit : « Confesse les paroles blessantes que tu m'a dites. Sinon, il est certain que tu erreras dans le cycle des existences et que tu subiras de grandes souffrances. » Ce dernier regretta ses paroles sur le champ, se prosterna aux pieds de son frère, lui demanda pardon et dit :

"Je vais quitter la vie de famille pour aller me retirer du monde selon l'enseignement du complet et parfait Bouddha Kāśyapa.

— Faisons-le ensembles, répondit le frère. Renvoyons le personnel de maison et retirons-nous du monde.

— D'accord."

Alors, ils renvoyèrent leur personnel et se retirèrent tous les deux selon l'enseignement du complet et parfait Bouddha Kāśyapa. Celui qui avait atteint le niveau de ceux qui ne reviennent plus élimina toutes les émotions perturbatrices et manifesta l'état d'arhat. Son frère vécut chastement toute sa vie et fit le souhait suivant au moment de mourir : "Puissé-je ne pas subir le résultat des paroles blessantes que j'ai adressées à un être aussi pur que lui. Si je le subis malgré tout, puisse ce mal disparaître dès que je conçois l'idée de me retirer du monde. Puissé-je alors jouir d'une situation favorable. Eh bien, je me suis retiré du monde, j'ai vécu chastement toute ma vie, et je n'ai obtenu aucune de toutes les qualités. Par mes actes, puisse-je contenter le Bienheureux Bouddha que deviendra le jeune brahmane Uttara, selon la prophétie du complet et parfait bouddha Kāśyapa. Puissé-je ne rien faire qui lui déplaise. Puissé-je me retirer du monde d'après son enseignement, éliminer toutes les émotions perturbatrices et manifester l'état d'arhat."

Voyez-vous, moines, à cette époque, le moine qui s'était retiré du monde selon l'enseignement du complet et parfait Bouddha Kāśyapa est Paṅgu. Les paroles blessantes qu'il dit à son frère le fit toujours naître estropié. Il regretta ses paroles, se retira du monde et vécut chastement toute sa vie. Au moment de mourir, il formula le souhait de ne pas devoir subir le résultat de son acte, que sa conséquence disparaisse et

qu'il bénéficie d'une condition favorable au moment où il concevrait l'idée de se retirer du monde. C'est pourquoi, dès qu'il a conçu l'idée de se retirer du monde, son corps a retrouvé toutes les facultés physiques. Il avait aussi formulé le souhait de contenter par ses actes le Bienheureux Bouddha que deviendrait le jeune brahmane Uttara selon la prophétie du complet et parfait Bouddha Kāśyapa, de ne rien faire qui lui déplaît, de se retirer du monde d'après son enseignement, d'éliminer toutes les émotions perturbatrices et de manifester l'état d'arhat. Moines, je suis devenu en tout point l'égal du complet et parfait Bouddha Kāśyapa. J'ai obtenu une force égale à la sienne, des moyens habiles et des actes égaux aux siens. C'est pourquoi il m'a contenté et n'a rien fait qui m'a déplu. Il s'est retiré du monde selon mon enseignement. Il a éliminé toutes les émotions perturbatrices et a manifesté l'état d'arhat.

— Vénérable, quelle merveille ! s'étonnèrent les moines. Ces cinq cent brigands ont rencontré cet estropié. Ils se sont retirés du monde et après avoir éliminé toutes les émotions perturbatrices, ils ont manifesté l'état d'arhat. Comment ceci est-il arrivé ?
— Moines, répondit le Bienheureux, ce n'est pas la première fois qu'ils se trouvent dans cette situation. Dans le passé, ces cinq cent brigands avaient déjà rencontré cet estropié. Ils s'étaient aussi retirés du monde grâce à lui et avaient développé les quatre concentrations et les cinq clairvoyances. Écoutez donc.

Moines, dans un passé lointain, quelques cinq cent brigands avaient établi leur repère dans une forêt. Ils pillèrent un village de montagne et s'emparèrent d'une grande quantité de richesses et de nourriture. Cet homme, qui vivait dans la même forêt, fut fait prisonnier et mené dans le repère des brigands pour être sacrifié à leur yakṣa. Ils appliquèrent de la bouse de vache devant lui, et y disposèrent un vase plein et l'homme. Ils empoignèrent des épées affilées, s'installèrent devant le yakṣa et commencèrent le sacrifice. L'homme comprit le sort qui l'attendait. Terrifié, il chercha qui pourrait le secourir, qui pourrait lui rendre la vie qu'on lui avait déjà ravie. Il se souvint qu'un sage vivait dans la montagne non loin de là, dans un endroit dédié aux austérités. Il s'adressa à lui en prière : "Bienheureux, il n'est rien que vous ne voyiez pas, que vous ne sachiez pas et que vous ne compreniez pas. Regardez donc ma détresse ! Accordez-moi la vie dont je pleure déjà la perte. Veuillez accepter les difficultés pour me secourir."

À ce moment, un dieu favorable au sage vit par l'esprit les pensées de cet homme et les lui décrivit. Aussitôt, le sage disparut pour réapparaître devant les brigands. Ils furent émerveillés.

"Ô sage, quels sont vos ordres ? demandèrent-ils.

— Relâchez cet homme et installez-vous devant moi. Je vous enseignerai le Dharma.

— Nous ferons comme vous le demandez, ô sage", répondirent-ils. Ils relâchèrent l'homme, se prosternèrent aux pieds du sage et s'assirent devant lui pour écouter le

Dharma. Le sage leur enseigna ce qui leur correspondait. Les cinq cent brigands se retirèrent du monde auprès de lui et atteignirent les quatre concentrations et les cinq clairvoyances.

Voyez-vous, moines, à cette époque, le sage établi dans la conduite des bodhisattvas, c'était moi-même. Cet homme était Paṅgu. Les cinq cent brigands d'alors sont les brigands d'aujourd'hui. À cette époque, grâce à cet homme, ils s'étaient retirés du monde et avaient développé les quatre concentrations et les cinq clairvoyances. Aujourd'hui, grâce à Paṅgu, ils se sont retirés du monde, ont éliminé toutes les émotions perturbatrices et ont manifesté l'état d'arhat. »

Ainsi termine la partie couverte par le premier verset résumptif des Cent Karmas.